Lundi
Qu'est-ce qui est vrai ?

Le problème, c'est que je n'ai pas de chance.

– Salut, Antoine.

Alors quand mon ami Jules débarque sur mon perron, je vois à son air que tout va se compliquer et que notre dernière semaine de vacances sera longue, très longue.

– Devine, déclare-t-il. Ma tante est de retour, et j'ai scié du bois avec mes dents. À ton avis, qu'est-ce qui est vrai ?

– Jules, il est pourri, ton jeu.

– À ton avis ? Ma tante ou mes dents ?

Je hausse les épaules sans faire durer le suspense. Je capitule.

– Ta tante, dis-je.

– Gagné, je n'ai pas scié de bois. De toute façon,

jamais je ne scierais d'arbres, c'est trop beau. En plus, j'ai les gencives fragiles.

Super. Et donc ?

– *Elle* est de retour, insiste-t-il.

Il recule, les yeux rivés à la haie de troènes qui sépare nos maisons et qu'il n'a certainement pas longée aujourd'hui dans l'unique but de me signaler l'arrivée de sa tante. Sa tante Anne-Marie. Anne-Marie Durotoncrabol. Il n'en a qu'une. De mémoire, elle ressemble à un calmar. À quelle main il lui manque un doigt, déjà ? Je ne l'ai rencontrée qu'une fois, deux ans auparavant, lors d'une promenade au bord de l'étang : elle cherchait à apprivoiser un canard en lui lançant à la tête des quignons de pain.

– Et, du coup, je viens récupérer ses cartes, dit Jules.

– Quelles cartes ?

– Ben, les cartes qui lui servent à prédire l'avenir.

Son sourire fait de l'escalade jusqu'à son cuir chevelu, il dégringolera vite lorsque je lui répondrai que l'avenir ne se révèle pas toujours joyeux. Surtout le sien.

Je me souviens très bien de ce jeu de trente-deux cartes représentant un fleuve, une tour ou une étoile lumineuse dans un ciel de nuit. Des cartes cartonnées, rigides, si lisses au toucher à chaque manipulation.

– Jules, je ne les ai plus.

– Hein ?

Son regard se perd un instant afin d'évaluer si je blague. De mon côté, je gratte les dalles du perron du bout de ma chaussure et, bien entendu, je voudrais le rassurer.

– Tes cartes, je ne les ai plus.

C'est vrai. Moi, quand on m'offre un cadeau, je le conserve uniquement s'il me plaît.

– Ce n'était pas un CADEAU, hurle-t-il au bord de l'évanouissement. Je ne te les ai pas offertes, je te les ai prêtées ! PRÊTÉES parce que ma tante me les a confiées, qu'elle m'a recommandé de ne pas les perdre durant son absence, et, comme tu souhaitais les voir, je t'ai proposé de les garder jusqu'à ce que je te les RÉCLAME !

Ah bon ? Il a probablement raison, mais je n'ai pas du tout retenu cette version. Pour moi, il n'a fait que se débarrasser d'un jeu de cartes bariolé et, en ce qui me concerne, les cadeaux bariolés, je m'en sépare. Je n'aime pas. Et je n'ai jamais voulu *voir* ses cartes.

– Si, Antoine !

Ben, non.

– Ben, si ! gémit-il avant de s'effondrer, la tête entre les mains. Qu'est-ce que je vais devenir ?

J'ai bien une hypothèse. Si sa tante, en plus d'avoir

un doigt coupé, se révèle être une gangster, Jules finira coulé vivant dans un bloc de ciment. C'est ainsi que les caïds se débarrassent des gens qui les ont trahis. Est-elle à ce point terrible, Anne-Marie Durotoncrabol ?

La pierre du perron rafraîchit mes fesses lorsque je m'installe à côté de Jules, et je demeure un moment silencieux, incapable de lui remonter le moral. Je l'ai rarement vu se torturer de la sorte. Se mettre dans un tel état me semble d'ailleurs excessif.

– Elle balance du pain à la tête des canards, je murmure.

– Quoi ?

– Ta tante, il y a deux ans, elle balançait du pain à la tête des canards.

– Quoi ?

– Rien.

Avec ses cheveux fins et châtains, Jules a le profil d'un surfeur australien. Dommage, il n'a pas de planche de surf. Pour ma part, j'aurais aimé devenir biker-acrobate, mais j'ai arrêté à ma seconde leçon, quand le guidon de mon vélo s'est séparé du cadre. Cela fait cinq ans que nous sommes amis, depuis qu'il a emménagé dans la maison d'à côté. Avant notre rencontre, j'étais fils unique ; après, j'ai découvert un allié.

– Tes cartes, je les ai données à Nina.

Le dos rond, il redresse la tête.

– Quoi ? Tu lui as filé mes cartes ? À *elle* ?

– Elle les voulait, moi pas, dis-je.

La réponse est honnête. Il lève les yeux au ciel, et son visage déconfit retrouve un air enjoué. C'est qu'il est amoureux de Nina et aller la voir le rend heureux. L'amour, ça donne des ailes. À cet instant précis, il doit se féliciter d'avoir enfilé ses baskets fétiches bleues, celles censées lui prodiguer du courage, car il bondit dans mon jardin. Abandonnant à mon tour le perron, je me précipite pour le rattraper.

*

Le portail franchi, nous traversons à toute vitesse pour rejoindre le trottoir d'en face.

– Dépêche-toi !

Je me presse.

Nina, Jules et moi (mais aussi Paul, le frère de Nina, et notre amie Lulie) habitons un quartier de maisons identiques, chacune possédant un jardin. La légende veut que notre rue ait un jour abrité un voisin dont j'ai oublié le nom, et qui a disparu sans laisser de traces. On a parlé de *crime*, il aurait tué ou